

DIMANCHE 10 MARS 1839.

Abonnemens.

3 mois. 9 fr.
6 — 16
1 an. 30

Annonces.

75 centimes la ligne.

BUREAUX:

A Paris, rue du Croissant, 16, hôtel Colbert.

Directeur, M. Louis DURAND.



1^{re} ANNÉE. — 3^e NUMÉRO.

PARAISANT LE JEUDI ET LE DIMANCHE

Publiant avec chaque N^o
des
caricatures et des vignettes

DESSINS.

Granville, Daumier,

Gavarni,

Traviès, Henri Monnier.



LE FIGARO,

Journal Littéraire et d'Arts.

Mosaïque.

Dieu merci, c'en est fait du carnaval de 1839! plus de bals, plus d'intrigues; le postillon se meurt; le débardeur est mort! mille grâces te soient rendues, ô bienfaisant carême, toi qui es venu mettre un frein à la fureur des flots; toi qui, plus obé cent fois que tous les archevêques coalisés et tous les préfets de police imaginables, n'as pas craint d'imposer silence à l'orchestre Musard, à l'orchestre de Tolbecque, aux orchestres de Jullien, de Valentino et à tous ces autres orchestres formidables qui, deux mois durant, ont enivré Paris de leurs accords infernaux. Maintenant, du moins, un honnête homme peut sortir de chez lui et se promener à son aise, sans être contraint d'éviter soigneusement la rue Vivienne, la rue Lepelletier, la rue St-Honoré, les alentours du théâtre Ventadour, tous lieux où le carnaval avait fait élection de domicile et où il était impossible d'approcher sans se sentir tout-à-coup pris d'une soif de bal immodérée. Mais enfin il est mort cet odieux carnaval, laissons donc ses cendres tranquilles; à quoi sert d'ailleurs de s'escrimer contre un cadavre?

Le carnaval de 1839 a été, comme ceux des années précédentes, fécond en mystifications de tout genre, — en attendant que 100.000 fr. déposés entre les griffes du trésor, nous donnent le droit d'examiner si tous les Français sont égaux devant la loi, nous pouvons dire, sans crainte d'être démentis par personne, que tous les Français sont égaux devant le masque. Les nuits de bal sont des jours de bonheur où, grâce à un faux nez et à une paire de moustaches postiches, le subordonné se hisse à la taille du supérieur et ne lui dissimule pas une foule de choses fort désagréables à entendre. C'est l'heure de la vengeance pour les acteurs, les employés de ministère et les rédacteurs de journaux. Plaignons les directeurs de théâtre, les chefs de division et les rédacteurs en chef! Donnons une lame à ces infortunés en butte à toute sorte de pénibles révélations. C'est le cœur libre, l'esprit tranquille et joyeux qu'ils sont entrés au bal; Dieu sait comment ils en sortiront!

— Où donc est ta femme? glisse-t-on ironiquement dans l'oreille de celui-ci? Est-tu bien sûr qu'elle ait réellement sa migraine ce soir? Son petit cousin l'officier d'ordonnance, est-il encore à Paris?

— Tu ne sais pas, insinue-t-on perfidement à celui-là? on parlait ce matin à la Bourse de plusieurs faillites inévitables. Durozier, le banquier à qui tu as con-

fié ta fortune part cette nuit pour Bruxelles.

— Toi ici! dit-on à un troisième, tu ignores donc les nouvelles politiques? le ministère vient de croûler!

Et nos hommes de s'échapper aussitôt et de courir, qui, au domicile conjugal, qui, aux Tuileries, qui, chez son banquier. — O vengeance, plaisirs des Dieux et des subordonnés, sois bénie pour les jouissances que tu procures!

Voici, puisque nous en sommes sur le chapitre des bals, une petite aventure arrivée jeudi dernier, jour de la mi-carême, à une de nos illustrations politiques et littéraires, que les littérateurs renient comme uniquement politique et que les gens politiques s'empres- sent de rejeter comme exclusivement littéraire.

Si peu que vous soyez allé au bal de l'Opéra, vous avez sans doute aperçu se promenant dans le foyer, d'un air profondément vainqueur, un habit noir immense, de cinq pi-ds et demie d'envergure, chargé de la mission difficile d'emprisonner les formes colos- salement accusées d'un énorme monsieur haut en cou-



leur, rubicond comme une pêche et bouffi comme un moine. Ce monsieur, qu'une femme d'esprit a défini jadis: « Un papillon en bottes fortes », est le contement de soi-même personnifié, l'amour-propre fait homme. Plein de prétentions comme littérateur, il s'estime en politique de la force de Machiavel et souffre volontiers qu'on le compare à don Juan en ce qui touche les femmes.

Or, ce monsieur qui n'est autre que M. Vatout, ainsi qu'on l'a deviné déjà, vaguait et divaguait, l'autre soir, à l'Opéra; accostait les femmes et leur tenait mille petits propos charmans où pétillait la délicatesse de son esprit peu ordinaire. Mais, soit que les beautés à qui il avait affaire fussent sourdes, soit qu'elles fussent aveugles, aucune ne lui répondait et M. Vatout en était pour ses frais d'esprit; — ce qui, du reste, ne le constituait nullement en dépenses.

Au moment où notre homme, plein d'une sainte

fureur, se disposait à quitter un bal aussi mal composé, un domino l'accoste, lui prend le bras d'une façon passablement familière, et lui dit:

— C'est toi, Vatout, depuis une heure je te cherche.

— Eh! Madame! Madame! Madame! fait Machiavel pris au dépourvu et qui ne sait que répondre, comment vous remercier...

— De rien. Voilà six ans que j'ai envie de te parler en particulier. L'occasion s'en présente et j'en use.

— Six ans, .. eh quoi... tant de bonheur...

— Comment! tu prends feu, spirituel auteur de l'*I-dée Fixe*!

— Eh quoi! Madame connaîtrait...

— Comment! si je connais l'*I-dée Fixe*; est-ce que ton livre n'est pas digne des loges?

— Ah! vos éloges me confondent!

Le domino garda un instant le silence et reprit d'un ton de reproche:

— Ah! ça, gros mauvais sujet, quelle vie faites-vous depuis un mois?

— Qui a pu vous dire?

— Je le sais de bonne source. Vous rentrez à de heures qui n'ont pas de nom!

— Moi!

— Certainement, vous. — Vos malheureux portiers sont sur les dents. Hier encore vous les avez réveillés à trois heures du matin. — Si ce n'est pas une honte!

Nous taisons le reste du dialogue. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que M. Vatout se montra tout-à-tour pressant, tendre et passionné. A quatre heures, il emmenait sa conquête au café Anglais. Un souper somptueux fut commandé, et lorsque le domino se démasqua pour mieux faire honneur aux truffes du séducteur, M. Vatout reconnut... qui? — abomination! — sa portière...

Le Diorama n'existe plus. Un violent incendie a dévoré en quelques heures cet établissement magnifique, élevé par M. Daguerre à force de travaux et de patience. Que le Diorama fit ou non une pension viagère au *Courrier des Théâtres*, c'est toujours une grande perte pour les arts. Fort heureusement, on n'a pas d'accident grave à déplorer; mais ce qui n'est pas moins triste, c'est la destruction du *Temple de Salomon*, du *Sermon* et de la *Vallée de Goldau*, les trois tableaux exposés et qui ont été entièrement dévorés par les flammes.

M. de Balzac, le plus refusé des auteurs dramatiques, après avoir lu à tous les théâtres de la capitale, a



pris le parti de continuer ses lectures dans les salons de Paris. C'est ainsi qu'avant-hier il lisait l'*Ecole des Ménages* chez M. de Custines. On ne dit pas qu'il ait exigé cette fois une prime de six mille francs. — Un incident assez bizarre a signalé cette lecture. M. de Balzac était, comme de juste, escorté de son collaborateur Lassailly. Le domestique, placé dans l'antichambre, avec mission d'annoncer les arrivants, venait de laisser entrer M. de Balzac, sans mot dire, mais au moment où M. de Lassailly s'avance pour passer à son tour, voici que le Ruy-Blas lui barre le passage, et s'écrie : On n'entre pas !

— Mais je suis M. de Lassailly, réplique le collaborateur interloqué.

— C'est possible ; vous n'entrerez pas.

— Mais encore, le motif ?

— M. de Custines ne donne point de bal costumé aujourd'hui.

— Je le sais pas-sambleu bien, maraud ; c'est une soirée purement littéraire.

— Alors pourquoi venez-vous avec un faux nez ?

— Maroufle !

— Quittez votre faux nez, sans cela vous n'entrerez pas.

La querelle se prolongea si bel et si bien que M. de Balzac fut obligé d'intervenir, et M. de Lassailly se vit contraint de se soumettre à un examen préalable. La scène qui eut lieu le 15 mars sur la place Vendôme, obtint une seconde représentation. Une corde fut attachée au nez du grand homme, deux domestiques furent attachés à la corde ; mais le point en litige tint bon, et force demeura au nez de M. de Lassailly.

ENCORE LE COURRIER DES THÉÂTRES.

Vraiment c'est à regret que notre plume trace encore une fois le nom de cette feuille. Il est des reptiles dont le seul aspect inspire un invincible dégoût, et le *Courrier des Théâtres* participe de la nature de ces reptiles.

Nous ne suivrons point la feuille du sieur Lemaitre sur le terrain où elle s'est placée. Le langage des halles ne nous est pas tellement familier que nous puissions lui répondre avec avantage ; et d'ailleurs nous craindrions d'établir une lutte d'injures avec un homme qui est bien certainement passé maître dans la matière.

Mais que le *Courrier* ne se hâte point de chanter victoire ; qu'il ne conclue pas surtout que nous sommes disposés à reculer d'une semelle ; le *Courrier* nous trouvera sur la brèche aujourd'hui et demain, et toujours : l'œuvre que nous avons entreprise est une œuvre de conviction et d'honnêteté, et nous la poursuivons courageusement, dussent tous les courriers que nous nous proposons de démasquer, se coaliser contre nous et nous salir de leurs injures réunies.

En attendant que ce jour arrive, nous sommes honorés de la colère du *Courrier*, et ça n'est déjà pas mal pour commencer. Mais une chose nous surprend : comment cette feuille qui, depuis 22 ans, exploite l'honnête métier que vous savez, n'est-elle pas encore plus habile dans ses façons d'agir ! Et de fait, il faut que vous soyez doué d'une rare impudence ou d'une maladresse extrême. On vous accuse de ne louer que ceux qui vous paient et voilà qu'au lieu de courber humblement la tête, comme il convient au malfaiteur surpris en flagrant délit, vous jouez la vertu méconnue, vous criez à l'imposture, à la calomnie, à la diffamation, que sais-je ?

Mais vous n'avez donc pas songé aux preuves accablantes que nous pouvons vous jeter à la face ? Vous avez donc oublié que si les conversations s'envolent, les écrits, et surtout les reçus, ne périssent pas avec la même facilité. Voulez-vous donc que nous feuilletions

la *Gazette des Tribunaux*, que nous ayons recours à M. Comte, à M. Védel, à M. Grosnier, à M. Harol, à tous ces directeurs et à tous ces acteurs que vous ne cessez de calomnier et d'injurier chaque jour ? et sans tenir compte de tout cela, sans nous donner une réponse catégorique, vous allez vous livrant à je ne sais quelles pasquinades, criant par dessus les haies qu'on viole votre foyer domestique, que l'on force votre secrétaire et que l'on inventorie votre portefeuille. Fi donc, M. le *Courrier*, pour qui nous prenez-vous, s'il vous plaît ? Il y a des spectacles auxquels un honnête homme ne saurait assister sans rougir ; — et vous êtes du nombre.

Et que nous fait votre vie privée à nous ? Soyez marguillier de votre paroisse, offrez le pain bénit du dimanche, faites-vous couronner rosière ou concourez pour le prix-Monthyon, que nous importe ? Mais ce qui nous importe, c'est d'affranchir mille honnêtes gens du honteux tribut que vous leur imposez, et pour en venir là nous n'avons qu'un parti à prendre ; nous devons prouver à vos victimes de quels scandales ils se rendaient les complices. Nous l'avons fait ; et plus vos injures seront ignobles et vos attaques grossières, plus vous nous convaincrez que nous avons frappé juste.

Quant à une prétendue visite que vous avancez avoir reçue de M. Henri Monnier ; cela est possible. Mais que M. Monnier ait désavoué sa collaboration au *Figaro*, cela est faux, M. Monnier a pris l'engagement de nous prêter l'appui de son crayon et de sa plume, et cet honorable artiste n'est pas homme à manquer à sa parole. M. Monnier n'est point du bois dont on fait les *Courriers du Théâtre*.

En résumé, notre journal ne sera jamais un libelle dégoûtant, comme vous le dites avec une gracieuseté si exquise ; c'est, nous le répétons, une œuvre consciencieuse, que nous tâcherons de rendre utile. Et nous avons bien débattu, puisque, dès notre premier numéro, nous avons dit tout haut sur vous ce que tant d'autres se contentent de penser tout bas.

Et maintenant, Pierre, prenez votre plume, cette plume qui vient de tracer le nom du *Courrier des Théâtres*, et brûlez-la. — Il n'y a que le feu qui puisse la purifier.

THÉÂTRE-FRANÇAIS.

LA COURSE AU CLOCHER. — REVUE RÉTROSPECTIVE.

Il y a plus de deux ans que la Comédie-Française ne nous avait donné une pièce aussi jolie et surtout aussi bien faite. Nous constatons ce succès avec d'autant plus d'empressement, que nous proposons d'être très sévères dans nos comptes-rendus, il nous importe de prouver, dès ce moment, que nous ne serons jamais que justes.

Le titre de *la Course au clocher* est une figure, un symbole, ou si vous l'aimez mieux, un mythe, couvrant les intrigues de quatre prétendants qui se disputent la main d'une jeune et jolie veuve. Ils sont les coureurs, elle est le clocher. De ces quatre prétendants, trois sont jeunes, un industriel, un avocat et un militaire ; avant de se communiquer leur projets et de soupçonner qu'ils sont rivaux, ils ont pris pour point de mire de leurs plaisanteries un homme mûr un grison, brave toutefois, mais dont la bravoure a le malheur de dater de l'époque impériale. C'est le quatrième amant, et il inspire peu de jalousie à nos trois jeunes France, quoiqu'il paraisse en assez bonne posture auprès la veuve. C'est lui qui, depuis deux ans, est déjà l'ami, le conseiller intime ; c'est lui qui fait les commissions et gère les affaires domestiques ; enfin il a tous les droits d'un mari, un seul droit excepté, et c'est celui-là qu'il s'agit de conquérir.

Ce vieux grognard, qui est un homme fin et nème un peu sonnois, a le jeu si savant et si brouillé en

fait d'intrigues, qu'il parvient à enfermer ses jeunes rivaux les uns par les autres. Bien plus, il se sert d'eux si habilement pour les affaires de la veuve, qu'il lui procure, grâce à leur crédit, le remboursement d'une créance de huit cent mille francs, et le placement de trois cousins dans des postes très éloignés de la capitale. Tant de soins méritent assurément une récompense, et il l'obtiendra. Dès le second acte, le jeune militaire achète une lettre de change souscrite par l'industriel et envoie ce premier rival à Clichy. Au troisième acte, l'avocat blesse en duel le militaire, et se voit presque aussitôt compromis par une correspondance amoureuse qu'il a entretenue avec la soubrette de la jeune veuve. Bref, à la fin de la pièce, le vieux garçon se trouve être le seul mari possible.

La pièce de M. Félix Arvers est bien versifiée et tissée avec un art qui rappelle celui de Marivaux. Nous croyons qu'elle restera au répertoire. Samson et Mlle Plessy, chargés des principaux rôles, ont été soulevés et très justement applaudis.

Tous les philosophes conviennent depuis longtemps, qu'après les publications du libraire Ladvocat, rien n'est plus dangereux qu'un imprudent ami. Le pauvre M. Viennet a fait tout dernièrement une triste expérience de cette vérité.

Voyant le discrédit politique et littéraire où l'ex-député, l'ex-correspondant des mules de don Miguel était tombé dans toute la France, mais tout particulièrement à Paris, à Béziers et à Estagel, M. J. J. avisa que c'était un sujet excellent pour lui, un sujet tout-à-fait propre à la pasquinade, un sujet même pour le paradoxe. Car vous savez que M. J. J. adore le paradoxe, qu'il cultive, du reste, avec un succès très agréable. C'est au point que si, par nécessité ou par mégarde, il lâche, de temps à autre, dans le feuillet des *Débats* quelque vérité vraie, comme dit Figaro, vous êtes sûr de trouver le lendemain dans *la Mode* une contre-vérité correspondante. En toute chose l'opinion de maître J. J. est une antithèse sur les deux fronts de laquelle il danse alternativement avec une égale souplesse.

Or, donc, le paradoxe qu'il enfourcha sur le dos de M. Viennet fut celui-ci : « M. Viennet est un grand poète et un plus grand politique ; M. Viennet est plus grand poète qu'il est plus grand politique, il est plus grand politique qu'il est plus grand poète ; en lui, le poète efface le politique et le politique efface le poète ; il est l'un et l'autre, quand il n'est pas l'un ou l'autre ; il n'est ni grand poète, ni grand politique, il est les deux tout ensemble ; il est les deux séparément ; grand poète, quoique grand politique, grand politique parce que grand poète ; et quand vous demandez si, dans M. Viennet, c'est le politique qui l'emporte sur le poète, ou le poète qui l'emporte sur le politique, ses plus déloyaux adversaires, les plus farouches ennemis de sa gloire sont forcés de vous répondre : c'est le chef d'escadron en retraite. »

M. J. J. fut ébloui lui-même de ce dernier trait, et après une courte pause pour s'admirer, il s'élança en croupe derrière le chef d'escadron et s'en fut caracoler à travers tous les champs de bataille de l'Europe pour revenir bientôt à la charge avec le même paradoxe, mais autrement corsé et cuirassé. Alors commença une nouvelle évolution de phrases, un nouveau cliquetis d'antithèses, une mêlée poudreuse de mots discordants, au milieu de laquelle le nom de M. Viennet et ses trois gloires, littéraire, politique et militaire, se confondent et se distinguent, s'entrechoquent et se séparent avec une telle richesse de combinaisons, d'accidents et de complications, que vous n'y voyez plus que du feu. Mais savez-vous la cause, ou l'occasion de tout ce fracas ? M. Viennet allait faire jouer une pièce dont le public se défiait instinctivement et que les feuilletonistes attendaient sinon avec indifférence, du moins sans impatience. C'est à ces dispositions du pu-



B.J.

Voilà un triste Salon...
Ni moi non plus.

Par-Cava...
C'est dégoûtant... Vous n'avez rien...

Bon Dieu non... eh, vous? ...

public et de la presse que M. J. J. s'attaque ouvertement. Il ne ménage personne, car tout le monde, à son compte, est coupable de la mauvaise réputation littéraire dont jouit M. Viennet, tout le monde, hors M. Viennet lui-même, un grand homme méconnu, un génie incompris, un héros, un martyr. Enfin, M. J. J. fait de tous les crimes qu'il impute au public contre M. Viennet un magnifique prospectus pour la pièce qui n'est pas encore jouée, sauf à n'en rien dire après la représentation, et il n'en a rien dit.

Quant aux autres feuilletonnistes, ceux qui ne font pas de feuilletons préventifs, ils n'avaient pas seulement à examiner si une comédie de M. Viennet, intitulée : *les Sermons*, était bonne ou mauvaise ; à cet égard, tout était vu, examiné et jugé par le public. M. J. J. leur avait dit la veille : « Vous avez fait, depuis neuf ans, tant de quolibets et de mauvaises charges sur M. Viennet, que toute une génération a été élevée à se moquer de cet écrivain spirituel, et le regarde comme un sot ; M. Viennet est-il un sot, ou non ? C'est ce que vous avez à décider devant l'Europe qui vous écoute. » Telle était la question posée et qu'il a fallu discuter à fond ou laisser non résolue. N'est-ce pas une position bien flatteuse que M. J. J. a faite à son protégé ?

La Comédie-Française a repris, la semaine dernière, le *Don Juan d'Autriche* de M. Casimir Delavigne. Cette représentation n'a rien eu de remarquable que la gaucherie et l'insuffisance que Mlle Plessy a montrées dans le rôle de dona Florinde, où Mme Volnys, sans être vraie, produisait pourtant de très beaux effets. Non seulement Mlle Plessy manque de voix, de mouvement et de verve dans le drame, mais on peut dire que sa taille longue et dodue, son port, qui est, à peu près, celui d'une piteuse aux champs, et sa figure douce, calme et même un peu naïve, répugnent visiblement au genre et à tout rôle qui demande quelque énergie.

Le journal Jaune du petit marquis.

Il est neuf heures du soir. Tout annonce une fête brillante au n°... de la rue Sainte-Appoline, maison contiguë à celle du marchand de vin. — Les carreaux crasseux du troisième étage laissent percer, à travers le blanc-jaune des rideaux qui les cachent, un éclat inaccoutumé ; sur le pas de la porte bâtarde, deux chandeliers coupés par moitié servent de lampion, et éclairent l'allée jusqu'à mi-chemin de l'escalier ; une troisième chandelle éclaire en plein un écriteau collé à hauteur d'appui contre le mur. On lit sur l'écriteau ces simples mots écrits peu lisiblement : AU TROISIÈME, LA PORTE EN FACE. — Cet avis remplace avantageusement le portier dont la maison est dépourvue. — Cependant il n'y a aucune espèce d'équipage, pas même le plus modeste fiacre stationné dans la rue. Seulement, deux gamins du quartier se sont établis avec des brosses auprès des chandeliers, et crient à tue-tête. — *Cirez les bottes !!! Cirez les bottes !!!* — Un grand nombre de femmes de tout âge qui arrivent à pied, avec des bibis verts, des tartans-*k-bytes* et des cabas-*payaca*, en profitent pour faire donner un petit coup à leurs brodequins crottés. — Au bout d'une demi-heure, dix-sept dames se sont engouffrées dans l'allée, mais l'on n'a pas aperçu encore un seul monsieur. — C'est une soirée de femmes de lettres. — Les cartes d'invitation étaient ainsi conçues :

« Mme Clémence la Guitare vous prie de passer chez elle la soirée de mercredi, on causera de choses et d'autres. Le petit marquis lira des vers.

P. S. Il y aura UN MARRON. »

Ce simple post-scriptum a fait venir l'eau à la bouche de toutes les invitées qui ont négligé leur panade quotidienne dans l'espoir du marron.

Au troisième, la réunion est des plus animées.

Mme Clémence la Guitare fait les honneurs de son salon, et tâche de trouver des chaises pour tout le monde. Au reste, les célébrités sont déjà arrivées, et causent avec cet enthousiasme et ce laisser-aller plein de grog qui leur est particulier. Mais l'absence de Mme Poutret de Mauchamps, retenue ailleurs comme l'on sait, se fait douloureusement sentir, ce qui n'empêche pas la conversation d'être aussi bruyante que l'intérieur d'une loge de portier au grand complet, ou bien que le grand bureau de *feue* la loterie, un jour de tirage. — La jeune madame Camélia l'Hermitte se répand sur deux chaises et déclame contre les horreurs du mariage. Eugénie Bilboquet, qui dans la chaleur de la discussion s'est mise à califourchon sur un tabouret, prend la défense de *l'homme*. — Une vieille muse qui prise, lui réplique avec aigreur. — Fanchon la vieilleuse se joint à madame sa mère, et n'admet que quelques exceptions, à savoir : — Ses amis littéraires, M. Gras-Niais de Blagnac, le petit marquis, et un autre monsieur qui s'est perdu l'an dernier.

Le reste de l'aimable société croasse, jacasse, fait des yeux verts, prend des poses, se drape, se décoiffe, se décollete et se livre avec ou sans tartan, avec ou sans corset, avec ou sans bibi, en cornette, en cheveux, frisé, défrisé, à d'incroyables pantomimes qui rappellent bien avantageusement les improvisations de Corinne et le turban de Mme de Staël.

— Dieu ! mes chères belles, que vous êtes aimables, s'écrie alors la maîtresse de la maison au comble de la joie... Mais il n'y a plus de sièges... ah ! tiens ! à la guerre comme à la guerre ; *les celles qui n'en ont pas*, ont le libre arbitre de s'asseoir sur mon lit.

— Oh ! c'est bien champêtre, murmure Fanchon, ça me rappelle les gazons de Bourganef.

LA VIEILLE MUSE. — Quant à moi, j'éprouve le besoin du marron.

EUGÉNIE BILBOQUET. — (*Avec mélancolie*) Est-ce que nous n'aurons pas de jeunes hommes, Clémence ?

LA VIEILLE MUSE. — A quoi ça sert-il ?

EUGÉNIE (*vivement*). Demandez-le à Fanchon, madame ? (*à part.*) Les vieilles poètes de cet âge-là sont bien désagréables.

LOUISE FAUXCOL, (avec des cheveux à l'ingénue, une écharpe bleue, une robe de gaze rose, de gros yeux à leur de tête, des petites manières d'enfant de quinze ans, et le bout des doigts sale.) — Mais l'on nous a promis le petit marquis....

CLÉMENCE. (*avec empressement.*) Oh ! ne vous *chamaillez* pas, mes chères belles... Oui, nous aurons le petit marquis ; précisément j'entends un bruit sur le palier... Tiens, c'est Hermance et *le sien*..

Une femme de ménage très malpropre, annonçant :

— MADAME HERMANCE et MONSIEUR !

Le couple fait son entrée au milieu des chaises, des tabourets, et d'une épaisse fumée. (Plusieurs de ces dames se livrent au cigare et à la pipe.)

M. HERMANCE. — (suffoqué.) Ah !.. ah ! mon Dieu ! ah !.. de l'air... je m'évanouis.

MAD. HERMANCE. (Avec l'heureux minois de grisette en colère qu'on lui connaît.) — Vous êtes bien bégueule mon cher ami...

TOUTES LES MUSES. — Ah, qu'il est bégueule !

M. HERMANCE confus, asphyxié, rougit comme une cerise sous sa chevelure frisée à l'enfant de cœur, et se tient tout honteux derrière sa femme. D'ailleurs, Hermance est ce soir-là dans sa grande tenue de fête. Il a l'habit marron et la cravate blanche qu'on ne lui permet de mettre que pour porter aux journaux les réclames de sa muse. Il tient sous son bras onze exemplaires des dernières poésies de son épouse, et tâche de sourire le plus gracieusement possible aux femmes de lettres qui le traitent avec tous les égards vulgairement dus à un caniche d'agrément. — La muse pour sa part distribue de vigoureuses poignées de main à toutes ses amies littéraires, et allume sa chibouque à la pipe de la vieille muse.

— Ah ! ma chère belle, comme tu t'es fait *espérer*, lui dit Clémence d'un ton de doux reproche.

— Ne m'en parle pas, cet être-là (montrant M. Hermance qui s'efforce de ne pas pleurer) ne finissait pas de coucher les petits.

M. HERMANCE. — Mais tu sais bien que...

MAD. HERMANCE. — Allons, taisez-vous !

CAMELIA L'HERMITE. — Pauvre amie, tu as donc le désagrément d'en avoir aussi.

MAD. HERMANCE. — Ne m'en parle pas, c'est cet être-là qui...

M. HERMANCE. — Mais tu sais bien que...

MAD. HERMANCE. — Allons, taisez-vous !

EUGÉNIE BILBOQUET (bas à Fanchon). — Quel vilain être !.. Moi, je ne voudrais épouser qu'un militaire.

FANCHON. — L'industriel vaut mieux, petite.

CAMELIA (haut). — J'éprouve de nouveau le besoin du marron.

CLÉMENCE. — Ah ! attendons le petit marquis...

CAMELIA — Dam ! il ne vient pas.

CLÉMENCE (avec joie). — Ecoutez... Le voilà, le voilà ! *cet amour* de jeune homme.

EUGÉNIE BILBOQUET (à Fanchon). — Je sens battre mon cœur. On dit tant de choses de cet être-là... Si c'était mon rêve !

Pendant qu'Eugénie lève vers le ciel un regard vapoureux la porte s'ouvre. Une certaine émotion s'empare des Muses. M. Hermance, tout gaillard en pensant qu'il va avoir avec lui un autre homme de son sexe, prend un certain aplomb. Au même instant, la femme de ménage paraît et glapit d'une voix perçante :

— LE PETIT MARRON !

(*La suite au prochain numéro.*)

COUPS DE RASOIR.

M. Charles Maurice se cache derrière son gérant, M. Lemaitre. C'est de la pudeur bien entendue.

— M. A. Lemaitre, qui a consenti à se faire l'éditeur responsable des actes extra-judiciaires et autres de M. Charles Maurice, n'est pas décoré. Le véritable courage est méconnu.

— M. Charles Maurice nous appelle *ennemis des moulins à vent*. Nous le prenions tout au plus pour une girouette.

— Les vers de M. Burat de Gurgy, dans le *Jugement dernier*, sont comme dans le diable de son ballet, — boiteux.

— Depuis qu'il a fait le *Diablot-Boiteux*, M. Burat de Gurgy cloche.

— Mlle Ida déploie un talent de plus en plus écrasant.

— Si le théâtre de la Renaissance possédait trois sujets de la force de Mlle Ida, il croquerait sous le faix.

— Mlle Ida vient de faire demander à Mlle Georges sa recette pour maigrir.

— *L'Ambigu* reprend pour la troisième fois le chef-d'œuvre dramatico-militaire de ses directeurs, le *Pensionnat de Monterey*. — Ecole.

— Le directeur de l'*Ambigu* affectionne les pièces à coup de fusils. Est-ce pour s'étourdir ?

— La gloire dramatique de MM. Cormon et Dennehy s'en va en fumée.

— *Le Sonneur* de la Gaité commence à montrer la corde. Il est temps de passer à d'autres ficelles.

— Les directeurs de la Gaité n'ont trouvé rien de mieux que le *Cordon bleu* pour attacher le public. Ils n'ont pas le fil.

CHARADE.

Femme qui veut faire un heureux entier.

Doit, dans le choix de son premier,

Mettre en balance son dernier.

(Mot du dernier logogriphe dans lequel on trouve TRIOMPHE - TROMPE - ROI - MORT - MER - ÉMOI - PORT.)

Le Rédacteur en chef, ALBÉRIC SECOND.

Imprimerie LANGE LÉVY et C^e, rue du Croissant, 16.